

Journal de J-B Humbert, horloger, qui, le premier, a monté sur les tours de la Bastille.

Je me nomme J.-B. Humbert, natif de Langres. travaillant et demeurant à Paris, chez M. Belliard, horloger du Roi, rue du Hurepoix.

Me croyant du district de Saint-André-des-Arts, je me rendis à cette paroisse, le lundi matin, ainsi que tous les citoyens, avec lesquels je fis patrouille le jour et la nuit du lundi au mardi, mais avec des épées, le district n'ayant point de fusils, ou n'en ayant que quelques-uns.

Accablé de sommeil, de fatigue et de besoin de nourriture, je quittai le district à six heures du matin. J'appris dans la matinée qu'on délivrait aux Invalides des armes pour les districts; je retournai aussitôt en avertir les bourgeois de Saint-André, qui étaient assemblés vers les midi et demi. M. Poirier, commandant, sentit la conséquence de cette nouvelle et se disposait à y conduire des citoyens, mais retenu par les demandes de l'un et de l'autre sur différentes choses, il ne pouvait partir; ne voyant dans ces différentes affaires, que fort peu d'importance auprès de l'avantage de procurer des armes aux bourgeois, je me saisis du sieur Poirier et l'emmenai, comme de force, avec cinq ou six bourgeois.

Nous arrivâmes aux Invalides environ à deux heures, et nous y trouvâmes une grande foule, qui nous obligea de nous séparer. Je ne sais ce que devint le commandant, ni sa troupe.

Je suivis la foule pour parvenir au caveau où étaient les armes.

Sur l'escalier du caveau, ayant trouvé un homme muni de deux fusils, je lui en pris un et remontai, mais en haut de l'escalier, la foule était si grande que tous ceux qui remontaient furent forcés de se laisser tomber à la renverse jusqu'au fond du caveau. Ne me sentant que froissé et non blessé par cette chute, je ramassai un fusil qui était à mes pieds, et je le donnai à l'instant à une personne qui n'en avait point.

Malgré cette horrible culbute, la foule s'obstinait à descendre; comme personne ne pouvait remonter, on se pressa tant dans le caveau que chacun poussa les cris affreux des gens qu'on étouffe.

Beaucoup de personnes étaient déjà sans connaissance; alors tous ceux dans le caveau qui étaient armés profitèrent d'un avis donné de forcer la foule non armée de faire volte-face, en lui présentant la baïonnette dans l'estomac. L'avis réussit; alors nous profitâmes d'un moment de terreur et de reculée pour nous mettre en ligne et forcer la foule de remonter.

La foule remonta et l'on parvint à transporter les personnes étouffées sur un gazon, près du dôme et du fossé. Après avoir aidé et protégé le transport de ces personnes, voyant l'inutilité de ma présence, armé de mon fusil, je cherchai, mais vainement, mon commandant; alors je pris le chemin de mon district.

J'appris en chemin qu'on délivrait de la poudre à l'hôtel de ville. J'y portai mes pas; on m'en donna, en effet, environ un quarteron, sans me donner des balles, n'y en ayant point, disait-on.

En sortant de l'hôtel de ville, j'entends dire qu'on assiège la Bastille. Le regret de n'avoir point de balles me suggéra une idée que j'accomplis aussitôt, c'était d'acheter des petits clous, ce que je fis chez l'épicier du coin du Roi à la Grève.

Là, j'arrangeai et je graissai mon fusil.

En sortant de chez l'épicier, comme j'allais charger mon fusil, je fus accosté d'un citoyen qui m'annonça qu'on délivrait des balles à l'hôtel de ville; alors j'y courus et reçus, en effet, six petites balles appelées chevrotines.

Je partis aussitôt pour la Bastille et je chargeai mon fusil en chemin.

Arrivé par les quais dans la seconde cour de l'Arsenal, je me joignis à quelques personnes disposées à aller au siège.

Nous trouvâmes quatre soldats du Guet-à-pied armés de fusils, je les engageai à venir au siège; sur leur réponse qu'ils n'avaient ni poudre ni plomb, on se cotisa pour leur en donner à chacun deux coups. Alors ils suivirent de bonne volonté.

Au moment que nous passions devant l'hôtel de la Régie, on venait de briser deux caisses de balles qu'on donnait à discrétion; j'en emplis la poche de mon habit, afin d'en donner à ceux qui en manqueraient. J'en ai encore plus de trois livres à présenter.

A quelques pas de là, j'entendis crier au secours par une femme, j'allais aussitôt à elle et elle m'apprit qu'on mettait le feu au magasin des salpêtres. Elle ajoute que c'était une injustice, puisque ce magasin avait été ouvert et livré aux bourgeois aussitôt qu'ils l'avaient désiré. Je me fis conduire seul par cette femme au magasin, et j'y trouvai un perruquier, muni dans chaque main de deux tisons allumés, avec lesquels il mettait le feu en effet. Je courus sur ce perruquier, et lui donnai un grand coup de la crosse de mon fusil sur l'estomac, qui le renversa. Alors, ayant vu qu'un tonneau de salpêtre était enflammé, je le renversai sens dessus dessous, pour l'étouffer, ce qui réussit.

Pendant cette action, deux domestiques de la maison vinrent me supplier de venir les aider à chasser des gens mal-intentionnés qui étaient entrés malgré eux et avaient forcé la salle des archives; je les

suivis, je chassai des appartements plusieurs particuliers qui avaient déjà brisé des armoires, sous le prétexte de chercher de la poudre.

Je sortis alors de la maison, comblé de bénédictions, et ayant retrouvé les soldats du Guet à qui j'avais donné de la poudre et du plomb, j'obtins de l'un d'eux qu'il se plaçât en faction devant la porte.

Je dirigeai aussitôt mes pas vers la Bastille par la cour de l'Arsenal; il était trois heures et demie environ; le premier pont était baissé, les chaînes coupées; mais la herse barrait le passage, on s'occupait à faire entrer du canon à bras, les ayant démontés d'avance; je passai par le petit pont, et j'aidai en dedans à faire entrer les deux pièces de canon.

Lorsqu'ils furent remontés sur leur affût, d'un plein et volontaire accord, on se mit en rang de cinq ou six, et je me trouvai au premier rang.

Ainsi rangés, on marcha jusqu'au pont-levis du château : là, je vis deux soldats tués, étendus à chacun des côtés; à gauche, où j'étais, l'uniforme du soldat étendu était de Vintimille; je ne pus distinguer l'uniforme du soldat étendu à la droite.

On braqua les canons, celui de bronze en face du grand pont-levis, et un petit de fer, damasquiné en argent, en face du petit pont.

Ce canon m'obligea de quitter mon rang; et comme on désirait à cet instant savoir si, sur le donjon, on ne donnait pas quelques nouveaux signes de paix, je me chargeai de parcourir la terrasse.

Pendant cette mission on se décida à commencer l'attaque à coups de fusil; je me hâtai de revenir à mon poste; mais mon chemin se trouvant barré par une foule de monde, malgré le péril, pour le reprendre, je revins par le parapet et repris mon poste; je fus même obligé de mettre le pied sur le cadavre du soldat de Vintimille.

Nous tirâmes, chacun environ six coups. Alors il parut un papier par un trou ovale, de la largeur de quelques pouces; on cessa de tirer : un de nous se détacha et fut à la cuisine chercher une planche, pour aller prendre le papier; on mit la planche sur le parapet; beaucoup de personnes montèrent dessus pour faire contrepoids; un homme s'avança sur la planche, mais au moment qu'il allait saisir le papier, il fut tué d'un coup de fusil et tomba dans le fossé.

Une autre personne, aussitôt, qui portait un drapeau, quitta son drapeau et fut prendre le papier dont on fit la lecture à haute et intelligible voix.

Le contenu de ce papier n'ayant pas satisfait par la demande qu'il faisait d'une capitulation, on opina de tirer le canon; chacun se rangea pour laisser passer le boulet.

A l'instant qu'on allait mettre le feu, le petit pont-levis se baissa : à peine était-il baissé qu'il fut rempli; je n'y fus environ que le dixième. Nous trouvâmes fermée la porte de derrière le pont-levis; après environ deux minutes, un invalide vint l'ouvrir et demanda ce qu'on voulait : *Qu'on rendît la Bastille*, lui répondis-je, ainsi que tout le monde; alors il laissa entrer. Mon premier soin aussitôt fut de crier qu'on baissât le pont; ce qui fut fait.

Alors, j'entrai dans la grande cour (environ à peu près le huit ou le dixième). Les invalides étaient rangés à droite et gauche des Suisses; nous criâmes *Bas les armes*; ce qu'ils firent, hors un officier suisse. J'allai à lui et lui présentai la baïonnette, pour l'y forcer, en lui disant encore *Bas les armes*. Il s'adressa à l'assemblée, en disant : « Messieurs, soyez persuadés que je n'ai pas tiré. »

Je lui dis aussitôt : « Comment oses-tu dire que tu n'as pas tiré, ta bouche est encore toute noircie d'avoir mordu ta cartouche. » En lui disant ces mots, je sautai sur son sabre; au même instant, un autre particulier en fit autant; comme nous disputions, moi et le particulier, à qui aurait le sabre, ma vue se tourne du côté d'un escalier à gauche, et j'y vois trois bourgeois qui avaient monté cinq ou six marches, et qui les redescendaient avec précipitation; je quittai aussitôt le sabre et muni de mon fusil, que je n'avais pas quitté, je me portai vivement sur l'escalier pour donner du secours aux bourgeois, que je croyais qu'on venait de faire rebrousser chemin; je montai rapidement jusqu'au donjon, sans m'apercevoir que je n'étais suivi de personne; j'arrivai au haut de l'escalier, sans avoir rencontré personne non plus. Au donjon, je trouvai un soldat suisse accroupi, me tournant le dos : je le couchai en joue, en lui criant *Bas les armes*; il se retourna, surpris, et posa à terre ses armes en me disant : « Camarade, ne me tuez pas, je suis du tiers état et je vous défendrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang; vous savez que je suis obligé de faire mon service, mais je n'ai pas tiré. »

Pendant ce discours, je ramassai mon fusil; alors je lui commandai, la baïonnette sur l'estomac, de me donner sa giberne et de me la passer au col, ce qu'il fit.

Aussitôt après, je fus au canon qui était perpendiculairement au-dessus de pont-levis de la Bastille, à dessein de le démonter de dessus son affût, pour l'empêcher de servir. Mais comme j'avais l'épaule droite à cet effet sous la gueule du canon, je reçus un coup de fusil partant des environs, dont la balle m'atteignit au col en me perçant mon habit et mon gilet: je tombai étendu sans connaissance; le Suisse à qui j'avais donné la vie, me traîna sur l'escalier, sans pour cela que j'aie abandonné son fusil, que je traînai avec moi, à ce qu'il me dit; mais j'avais lâché le fusil pris aux Invalides.

Revenu de mon évanouissement, je me trouvai assis sur l'escalier; le Suisse m'avait secoué, pour me

faire revenir, et pour arrêter le sang qui sortait en abondance de ma plaie, il avait coupé un morceau de sa chemise, qu'il avait mis dessus.

Me trouvant abattu, je me décidai à descendre, en priant le Suisse de me soutenir, ce qu'il fit de très bonne grâce.

Vers le milieu de l'escalier, nous rencontrâmes des bourgeois cuirassés et non cuirassés, qui montaient; me voyant couvert de sang, ils crurent que c'était le Suisse qui m'avait blessé; ils voulaient le tuer, je m'y opposai, en les désabasant. Ils me crurent heureusement sur la parole, et je continuai, toujours soutenu par lui, à descendre.

Arrivés ensemble dans la cour, on ne voulut pas laisser sortir le Suisse; je fus donc obligé de m'en aller seul, on me fit passage, en voyant mon sang et ma blessure.

Vers la cuisine de la Bastille, je rencontrai un chirurgien-major, qui me sollicita de lui montrer ma blessure; après l'avoir tâchée, il m'assura que j'avais dans le col une balle, qu'il ne pouvait seul la retirer et il me décida à aller dans un hôpital me faire panser.

En chemin, je rencontrai un particulier qui sortait des Minimes, où il venait de se faire panser d'une foulure au poignet. Il me conduisit aux Minimes, où l'on voulut bien me panser. On n'y trouva point de balle.

Pressé d'une violente soif, on me donna plein une écuelle d'étain de vin et d'eau, ce qui me rendit mes forces. Alors, je me levai joyeux, dans l'intention de recourir à la Bastille.

Je m'habillais aussitôt, je repris mon fusil et ma giberne; mais je fus prié instamment de changer de résolution par les Minimes qui m'avaient pansé. Ils m'assurèrent que le mouvement pouvait rendre ma blessure très dangereuse, et ils me firent donner ma parole de retourner dans ma chambre pour y prendre du repos, qu'ils croyaient absolument indispensable. Ils voulurent me conduire, mais je les remerciai.

En chemin, le souvenir de quelques amis demeurant rue de la Ferronnerie me vînt à la mémoire; je les avais quittés le matin et ils avaient paru inquiets sur les dangers que leur faisait pressentir mon ardeur; je fus chez eux et quatre bourgeois armés me conduisirent rue du Hurepoix. Je reçus partout des éloges en passant, mais, arrivé sur le quai des Augustins, la foule nous suivit en me croyant un malfaiteur, et deux fois elle proposa de me mettre à mort; ne pouvant répondre à tout le monde, j'allai être saisi lorsque je fus reconnu par un libraire du quai; il me força d'entrer chez lui et me sauva des mains de la foule; je couchai chez lui et y reçus tous les secours dont j'eus besoin.

Je reposai jusque vers les minuit, que je fus réveillé par les cris répétés *Aux armes, aux armes !* Alors, je ne pus résister à l'envie d'être encore utile; je me levai, je m'armai et me rendis au corps-de-garde, où je retrouvai M. Poirier, commandant, sous les ordres duquel je demurai jusqu'au lendemain matin.

Nous, soussignés, certifions que les détails faits dans le récit contenant seize pages sont exacts, en ce qui concerne la prise de la Bastille.

Paris, ce 12 août 1789.

DUCASTEL, canonnier, MAILLARD, RICHARD, DUPIN, GEORGET.